

Le navire

La maison dans laquelle se trouvait la babouchka, assez semblable à une isba, sans l'être pour autant, avait pour murs de grandes bibliothèques latérales qui grimpaient jusqu'au plafond. Les grands volumes poussiéreux s'accrochaient aux étagères avec une telle ardeur, une telle résignation, que si de simples ignorants s'étaient permis de franchir le seuil de la porte et d'y jeter, ne serait-ce qu'un simple regard, ils auraient pu penser qu'ils avaient une âme. Non pas que les livres fussent vivants. Ce serait chose impossible, chose impensable, mais plutôt parce qu'ils conservaient la pensée d'une personne, l'histoire sortie tout droit de l'imagination d'un auteur. Ils dégageaient ainsi une sorte de charisme semblable à celui que les hommes exerçaient pour séduire une femme.

Le feu, pareil à une étoile terrestre, crépitait dans la cheminée et répandait une faible lueur, dévoilant quelques titres d'ouvrages, comme ceux du célèbre Alexandre Pouchkine. Il va sans dire que ce lieu était la pièce de prédilection de la grand-mère qui, par une sorte d'extase, de combat entre la raison et la vieillesse, avait su la décorer avec goût.

La grand-mère abandonna son fauteuil et se leva avec une telle aisance que le simple fait de la savoir si âgée m'effrayait rien qu'à la décrire. Ignorant son vieux chat endormi sur ses genoux, elle se déplaça avec, dans ses membres, tout le poids des souvenirs de ceux qui avaient connu et enduré des événements tragiques. Cette pauvre femme était née aux alentours des années 1920 et avait eu le malheur de subir cette horrible guerre les ayant tous concernés ou même ravagés : la Seconde Guerre mondiale.

Elle avait déposé son châle sur le fauteuil puis s'était munie d'un samovar rempli d'eau bouillante et avait éteint le seul spectacle mouvant de cette pièce. Elle promena un long regard sur l'ensemble de la pièce puis, après quelques secondes d'hésitation, hocha vigoureusement la tête et ouvrit la fenêtre de ses longues mains blanches.

Un vent glacé s'engouffra dans la pièce. Lorsqu'il effleura son visage et laissa entrer quelques flocons de neige de cette folle tempête qui sévissait sur la campagne, elle fut secouée d'un frisson et son regard se perdit dans le néant. Le chat, qui l'observait avec cette curiosité naturelle que peuvent avoir certains enfants à l'égard des adultes, lut dans ses jolies prunelles bleues l'ombre d'un doute. Le regard de la grand-mère balaya l'étendue des lieux, puis, trouvant une chose intéressante à fixer, s'y attarda et se laissa engloutir par l'horrible cauchemar qui la hantait encore ...

Elle y voyait une jeune fille, à l'allure gracieuse et au visage triste, se tenir à la proue du navire et scruter avec intérêt un homme affairé à sculpter un château de glace. Le lac gelé sur lequel elle se trouvait était d'un blanc immaculé, d'une pureté indéfinissable. Aucun péché de l'homme n'avait pu gâcher ce merveilleux spectacle ni même salir cette belle blancheur illuminant les lieux alentours. La neige fraîche gisait sur le lac, définissant avec finesse les zones immaculées.

Des enfants jouaient sur le bois vieilli d'un bateau recouvert de neige et dont la coque était prisonnière de cette glace brillante. Ils s'amusaient donc grâce à cette imagination déconcertante qui frappe certains esprits, certaines âmes, capables de s'enfuir du monde si triste des grandes personnes et de divaguer sur les flots d'un univers plus gai, où la simple

notion de bonheur paraît évidente. C'était le cas de ces petits êtres, qui, sur un simple navire englouti par la glace depuis des temps immémoriaux, s'imaginaient toutes sortes de péripéties. Peut-être trouvaient-ils leurs vies trop fades, dépourvues de sens ? Qui n'a jamais rêvé d'une vie d'aventurier, de pirate, d'homme libre ? Ces héros, dont la seule préoccupation est de savoir si la mer, aussi dangereuse soit elle, leur sera favorable.

La jeune fille se tenait donc à l'avant du bateau et surveillait, à travers ses beaux yeux bleus, ses frères et sœurs qui, trouvant une source d'occupation divertissante, avaient supplié de leurs bouches, pleuré toutes les larmes de leurs corps frêles, le désir de pouvoir rester jouer plus longtemps. Qui était-elle pour pouvoir leur refuser, à eux, des enfants ? Eux qui de leurs jeux, de leurs rires, de leurs esprits si rieurs représentaient toute l'innocence du monde. Les seuls témoins de leurs existences étaient les quelques empreintes laissées dans la neige.

Elle resta donc toute la matinée à les regarder avec sagesse régler leurs conflits, se mêlant parfois tendrement à leurs rires et à leurs jeux, elle que les enfants décidèrent de nommer « capitaine ».

Chargée de tenir le gouvernail, les priant quelquefois de ne pas se pencher ou de ne pas monter sur le mât, elle donnait des ordres que les matelots exécutaient avec une telle obéissance, une telle déférence, que le simple fait de crier n'était nullement envisageable.

Après avoir passé des heures dans le froid, la jeune fille, les mains anesthésiées et les lèvres violettes, décida de rentrer. Aussi, prenant garde de n'oublier personne, elle appela tous ses frères et sœurs, puis se mit en tête de file.

Il fallait à présent se risquer à la descente habile du bateau, que le lac gelé rendait si périlleuse. Son instinct maternel, ne lui laissant d'autre choix que de s'y risquer la première. Elle s'efforça de donner aux enfants la meilleure démonstration de prudence et de délicatesse, seules capables de leur éviter le pire.

Lorsque la chute des petits s'avérait trop rapide, elle s'empressait de les rattraper au vol. À chaque petite main qu'elle voyait se laisser glisser du bateau pour entamer leur descente, elle fermait les yeux, transie de peur, craignant d'entendre le bruit sourd de la glace qui se brise.

Lorsque vint le tour de sa plus petite sœur, la plus enjouée et insouciant de tous, elle voulut cacher son visage dans ses mains pour dissimuler son inquiétude. Le doux regard confiant qu'elle s'efforçait de lui adresser comme pour tenter de rendre la petite plus légère et plus habile ne suffit pas à retenir l'effroyable bruit de glace tant redouté ...

La scène qui se déroula ensuite arriva si vite qu'Argos lui-même n'aurait pas eu le temps de comprendre ce qui venait de se produire.

Elle se précipita pour regarder avec effroi l'intérieur de l'abîme qu'avait formé, et dans lequel se perdait à présent, le corps de la fillette. Elle découvrit alors l'une de ces scènes qui changent à tout jamais le cours de votre vie et qui, même après une vie entière, dans ce corps devenu vieux et pourtant déjà brisé depuis plus de 70 ans, vous rongent jusqu'à la moelle et que les larmes vous viennent lorsque votre esprit s'y attarde trop longtemps, depuis ce jour maudit de janvier 1930, où elle perdit sa petite sœur, sa petite Macha.

FIN